

BERNARD COTTRET

Histoire de l'Angleterre

T E X T O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



HISTOIRE DE L'ANGLETERRE

BERNARD COTTRET

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE

De Guillaume le Conquérant à nos jours

Édition actualisée

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Tallandier, 2007, 2011 et 2015 pour la présente édition

2, rue Rotrou – 75006 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 9 79-1-02100-566-2

SOMMAIRE

Avant-propos	9
Chapitre premier : L'INVASION NORMANDE DE 1066	15
Chapitre II : LA FÉODALITÉ, CONTINUITÉS ET RUPTURES	29
Chapitre III : L'EMPIRE PLANTAGENÊT	41
Chapitre IV : DE LA GLOIRE AU DÉSHONNEUR, 1189-1215	55
Chapitre V : 1216-1234 : UN ROI ET SES FÉAUX	67
Chapitre VI : LE ROI ET LA LOI	79
Chapitre VII : LES TROIS ÉDOUARD, DE LA CROISADE À LA CONQUÊTE	91
Chapitre VIII : ÉDOUARD III ET LES DÉBUTS DE LA GUERRE DE CENT ANS	105
Chapitre IX : LA « RÉVOLUTION » LANCASTRIENNE	125
Chapitre X : L'AUTOMNE DU MOYEN ÂGE	139
Chapitre XI : LA GUERRE DES DEUX-ROSES	153
Chapitre XII : HENRY VII, ROI DE LA VEILLE OU ROI DU LENDE- MAIN?	165
Chapitre XIII : HENRY VIII OU LA LOI PHALLIQUE	181
Chapitre XIV : ENTRE PROTESTANTISME ET PAPISME, LES ANNÉES MÉDIANES DU XVI ^e SIÈCLE	197
Chapitre XV : LA REINE VIERGE	217
Chapitre XVI : DE GRANDES ESPÉRANCES, 1603-1637	231

Chapitre XVII : RÉVOLUTION BRITANNIQUE OU GRANDE RÉBELLION, 1637-1660?	247
Chapitre XVIII : RESTAURATION ET GLORIEUSE RÉVOLUTION	265
Chapitre XIX : LE XVIII ^e SIÈCLE ET LA RAGE DES PARTIS. . . .	279
Chapitre XX : RÉVOLUTIONS ET RÉACTION, VERS 1760-VERS 1800	299
Chapitre XXI : LA GRANDE-BRETAGNE ENTRE LIBÉRALISME ET CONSERVATISME, VERS 1800-VERS 1848	317
Chapitre XXII : PENSER LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE	337
Chapitre XXIII : <i>BRITANNIA</i> À L'ÈRE DES IMPÉRIALISMES, 1848- 1914	349
Chapitre XXIV : LAND OF HOPE AND GLORY, DE 1914 À 1945.	369
Chapitre XXV : L'ÉTAT PROVIDENCE DANS TOUS SES ÉTATS, DE 1945 À NOS JOURS.	389
Épilogue : UNE RÉVOLUTION PAISIBLE.	407
Annexes	
Annexe I : LES SAXONS ENTRE MYTHE ET LEGENDE.	413
Annexe II : CONQUÊTE ET FÉODALISATION DE L'ANGLETERRE?	416
Annexe III : MARTYRE DE THOMAS BECKET, 29 DÉCEMBRE 1170	419
Annexe IV : GRANDE CHARTE DE JEAN SANS TERRE, 15 JUIN 1215	423
Annexe V : LE <i>BILL OF RIGHTS</i> , 1689 (EXTRAITS).	434
Annexe VI : L'ANTILIBÉRALISME AUX ORIGINES DE L'ANGLO- PHOBIE	436
Généalogies royales.	439
Chronologie	445
Bibliographie	449
Du même auteur	499
Abréviations.	503
Notes	507
Index.	587

AVANT-PROPOS

L'Angleterre n'est pas une île. Elle occupe la partie méridionale d'un archipel, dont elle a, lentement, patiemment, méthodiquement, laborieusement effectué l'exploration et la conquête, au terme d'une histoire pluriséculaire¹. C'est chez leurs voisins les plus proches – les Gallois, les Écossais et les Irlandais – que les Anglais ont fait l'apprentissage des mondes lointains. Poursuivant sa quête impériale pour l'étendre à l'ensemble du globe, l'Angleterre, « voisine d'aucun par la terre », est devenue, au cours des âges, « la voisine de tous par la mer² ».

Prenant la partie pour le tout, il n'est pas rare cependant que l'on dise « l'Angleterre » en voulant désigner par là l'ensemble de la Grande-Bretagne : Angleterre, pays de Galles et Écosse³. Voire, au mépris des droits des peuples, que l'on y adjoigne l'Irlande, en un raccourci saisissant. Quel anglophone n'a pas été amené, au moins une fois dans sa vie, à décliner soigneusement son identité en expliquant que tout ce qui parlait anglais n'était pas nécessairement anglais ni même britannique⁴? La langue, la nation et la nationalité ne se recouvrent pas nécessairement dans le cas britannique. L'on peut être anglophone pour la langue, écossais ou gallois par l'appartenance, et britannique par la nationalité. La situation est rendue plus complexe par les intenses mouvements migratoires qui ont conduit, au cours des siècles, de nombreux habitants des îles Britanniques à essaimer à travers le monde : Amérique du Nord, Antilles, Nouvelle-Zélande, Afrique australe ou Australie. Sans compter, en retour, les multiples peuples des anciennes colonies qui ont trouvé en Grande-Bretagne un débouché démographique, donnant à la majorité des grandes villes un caractère multiculturel prononcé : les turbans sikhs avoisinent les

casquettes dans les transports londoniens, tout comme les voiles et autres marqueurs culturels et religieux se retrouvent dans un espace public où se croisent Indiens, Pakistanais, Chinois, Africains et Antillais ⁵.

La diversité ne date pas d'hier ⁶. En 1701, Daniel Defoe, auteur de l'immortel *Robinson Crusoé*, mettait en garde ses compatriotes contre toute velléité de trouver un Anglais chimiquement pur, resté à l'abri de tout métissage. Les Anglais, avertissait-il, avaient des origines multiples : Bretons, Pictes, Écossais, Romains, Danois, Normands... avaient laissé leur empreinte. Récemment encore, poursuivait-il, les Français, ou du moins les réfugiés huguenots, avaient accosté outre-Manche, afin de gagner leur pain et de rendre à l'Éternel un culte conforme à leurs convictions. Ce *True-Born Englishman* était le premier texte manifeste contre toutes les formes de préférence nationale. Histoire d'une île, histoire d'îles : l'on fait souvent un usage immodéré de l'insularité. Mais pour y ajouter le correctif grammatical du pluriel : les îles Britanniques. Voire, avec un mélange curieux de présomption et de modestie, les « îles » tout court – comme si l'insularité était poussée jusqu'à la quintessence, outre-Manche ⁷. Et comme si la singularité avait eu définitivement raison de toute prétention à une universalisation des valeurs, qui se confond tour à tour avec les États-Unis, ou avec l'Europe.

La comparaison entre la France et l'Angleterre offre un « formidable terrain » pour l'avenir de l'Europe ⁸. Elle permet de dépasser, et mieux encore de déplacer les clivages territoriaux qui obsèdent des histoires nationales plus soucieuses de continuités que de ruptures. Si la naissance de l'Angleterre se perd dans les brumes, le Royaume-Uni pour sa part n'a que trois siècles – si l'on peut dire. Un Royaume-Uni d'Angleterre, du pays de Galles et d'Écosse fut instauré par voie parlementaire en 1707. Ce premier Acte d'union fut à son tour suivi par un second en 1800-1801, qui inclut de façon éphémère l'Irlande – objet au lendemain de la Première Guerre mondiale d'une partition qui fait encore sentir ses effets aujourd'hui. L'Irlande du Nord, seule, appartient désormais à un Royaume-Uni dont on se plaît régulièrement à souligner la désunion. Il vaudrait mieux parler, selon nous, de porosité pour décrire un extraordinaire ensemble territorial et linguistique qui heurte en permanence notre sens cartésien, épris de géométrie ⁹. Et qui montre sa per-

sistance, en particulier dans l'arène sportive où Anglais, Gallois, Écossais et Irlandais se présentent comme des nations distinctes lors du célèbre tournoi des Cinq Nations, devenues six en 2 000 avec l'entrée en compétition de l'Italie¹⁰. Ce qui vaut pour le ballon ovale se vérifie par ailleurs¹¹. La mention d'une « nation britannique » se heurte en permanence à l'affirmation de ses composantes irréductibles¹². Trèfle irlandais, poireau gallois, chardon écossais et rose anglaise : dans un registre volontiers agreste, la symbolique de chacune des composantes a des allures d'inventaire insoluble¹³.

Cette complexité se retrouve au niveau international. « Il existe trois cercles, parfaitement complémentaires, avertissait Winston Churchill après guerre, le cercle de l'empire britannique et du *Commonwealth*, le cercle du monde anglophone, et celui de l'Europe unie » (20 avril 1949). Visée impériale, « relation spéciale » avec les États-Unis, engagement européen : un demi-siècle plus tard, les propos de Churchill paraissent toujours d'actualité. On pourrait simplement ajouter que, désormais, le destin international de la Grande-Bretagne semble inextricablement lié, en particulier sur le plan militaire, à l'extension de la zone d'influence américaine. Mais, pour l'historien, cette fraternité d'armes renoue avec la valorisation de racines anglo-saxonnes que l'ère victorienne n'avait pas manqué de célébrer. Le *xxi^e* siècle marque, pour la Grande-Bretagne, le retour de certitudes longtemps bafouées. En dépit même des attermoissements de l'opinion publique, souvent rétive face à certains engagements internationaux, il est bien révolu le temps où historiens et publicistes entamaient la prière des agonisants pour présenter la Grande-Bretagne comme l'un des grands hommes malades des pays développés, replacé devant un miroir qui lui aurait révélé son inexorable déclin¹⁴.

Le dialogue entre la France et l'Angleterre, la comparaison de leurs mérites et de leurs torts respectifs, est un genre déjà ancien dans lequel se sont illustrées certaines des plumes les plus célèbres, de Voltaire et Montesquieu à Guizot. Ou à de Gaulle. Loin de nous la tentation d'écrire une histoire des relations entre France et Angleterre¹⁵. Mais il n'en est pas moins vrai que cette *Histoire de l'Angleterre* est un miroir tendu au-delà de la Manche, et que l'on y décèlera sans malice l'amour d'un anglomane et d'un anglophile pour son propre pays. Une *Histoire de l'Angleterre* écrite depuis la France ne saurait être

une histoire de l'Angleterre écrite d'Angleterre, encore moins une histoire de l'Angleterre écrite depuis le continent, cette abstraction à laquelle on a eu longtemps, trop longtemps, recours pour désigner l'Europe. Non, cette *Histoire de l'Angleterre* sera consciemment partielle et partiiale, elle engage la réflexion sur la voie d'une communauté de destins, elle proclamera aussi son attachement à une grande idée, l'Europe, trop souvent abordée de façon technicienne et technocratique, sur le mode de l'uniformité. « Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même, quoi qu'on en dise ; il n'y a que des Européens », se plaignait déjà Jean-Jacques Rousseau ¹⁶.

Si l'on présente souvent les Britanniques comme réticents envers l'Europe ou eurosceptiques pour certains d'entre eux, les critiques qu'ils adressent à l'Union ne sont pas nécessairement absurdes ¹⁷. Elles nous rappellent que l'Europe ne saurait exister sans les peuples qui la composent, à moins de devenir l'un de ces grands machins, comme le disait le général de Gaulle au sujet de l'ONU, ou de ces usines à gaz, destinées à éblouir les naïfs, sans jamais recueillir la seule adhésion qui vaille, celle du cœur et de l'esprit. Si, s'interrogeant sur la « reconstruction européenne », Raymond Aron s'exclamait, après guerre, « le temps des nations est passé », ce pronostic se révèle particulièrement contestable dans le cas de la Grande-Bretagne ou de la France ¹⁸. Mrs Thatcher, à son insu plus gaullienne qu'on ne croit, pouvait lui rétorquer, dans son célèbre discours de Bruges du 20 septembre 1980 : « Vouloir supprimer les nations et concentrer le pouvoir au centre de quelque conglomérat européen serait parfaitement destructeur et contraire à nos objectifs. » Et la dame de fer de poursuivre : « L'Europe sera l'Europe précisément parce que la France est la France, l'Espagne est l'Espagne, la Grande-Bretagne est la Grande-Bretagne ¹⁹ ». Cet amour de la tautologie, poussé jusqu'à la limite du pléonasme, cette passion que l'on dirait volontiers « impériale » de la redondance, explique le miroir tendu par l'Angleterre aux États-Unis, appelés à parachever une histoire éternelle, ou plutôt immémoriale, qui trouve dans la Grande Charte de 1215 ou dans le *Bill of Rights* de 1689 les fondements mythiques de la démocratie. Et des libertés publiques.

Une histoire de l'Angleterre, donc, plus encore que l'histoire de l'Angleterre. L'article indéfini, cette autre marque grammaticale de la relativité, pour mieux indiquer la légitimité

d'autres approches ; l'on ne trouvera en ces pages ni une histoire littéraire, ni une étude esthétique ou philosophique de la peinture, de la musique et de l'architecture, ni encore la description exhaustive d'un empire qui a embrassé, au sommet de sa splendeur, un quart du monde. Cette histoire sera modestement une histoire singulière de l'Angleterre, plus encore qu'histoire de la Grande-Bretagne ou des îles Britanniques, dans leur fascinante complexité. Et, comme il arrive que le plus ancien rejoigne le plus actuel, ou le plus contemporain, le Moyen Âge et la première modernité retiendront longuement notre attention.

Chapitre premier

L'INVASION NORMANDE DE 1066

« La Grande-Bretagne a été fondée en 1066
par les Français ¹. »

Jack Straw, février 2003

Légitimité et conquête : ces deux termes semblent avoir dominé le Moyen Âge anglais. Paru en 1930, maintes fois réédité depuis lors, un petit livre parodique s'intitulait, de façon révélatrice, *1066 and all that*. L'on pourrait traduire librement ce titre par « 1066 et ainsi de suite ² ». L'histoire que l'on enseigne, celle que l'on retient a généralement un caractère construit d'évidence inéluctable. Il s'agit à chaque fois de chasser tout caractère fortuit ou indécidable d'un enchaînement présenté comme nécessaire.

On dit « Guillaume le Conquérant, 1066 » à la façon dont en France on évoque « Marignan, 1515 » ou la « prise de la Bastille, 14 juillet 1789 ». 1066, dans la mémoire insulaire, revêt pourtant un caractère singulier : ce n'était pas une victoire, et ce fut à peine une défaite. Ou du moins, on ne sait pas trop ce que l'on commémore, dans une culture patriotique volontiers unanimiste, de l'arrivée des Normands ou de la survie des Saxons (voir annexe I : Les Saxons, entre mythe et légende). Polémique à l'origine, le thème du joug normand a permis à des générations d'Anglais de dénoncer les inégalités sociales et les injustices de leur pays, en les faisant remonter, de façon certes mythique, à une dépossession initiale. 1066, c'est le péché originel de l'histoire anglaise, son point de rupture autour duquel tout se noue ³.

On partira d'un séisme, d'une faille, d'une ligne de fracture pour remonter jusqu'à leur épicentre : l'installation d'une dynastie normande, puis française aux XI^e-XII^e siècles ⁴.

« Seigneurie » française et « manoir » anglais

Entre les deux guerres, l'historien français Marc Bloch consacra un cours, resté justement célèbre, à l'histoire comparée de la France et de l'Angleterre. Pour le médiéviste, ce parallélisme présentait d'étonnantes vertus : il permettait d'inscrire le devenir différent des deux pays dans la longue durée, en évoquant la destinée du système seigneurial de part et d'autre de la Manche. Le « manoir » anglais, ce n'est pas, comme dans la langue courante, la « demeure du seigneur » ou son « château ». Le terme manoir s'applique à la « terre tout entière sur laquelle ce seigneur exerce sa seigneurie ». Il est à ce titre synonyme de seigneurie⁵. En dépit de délicates nuances de vocabulaire, la France et l'Angleterre médiévales connurent un « même type social ».

Et pourtant, que de différences dans la chronologie ! L'histoire anglaise paraît dominée par le sentiment des continuités, là où les Français insistent en permanence sur les ruptures. En l'absence de révolution de 1789, il est malaisé en Angleterre de trouver une fin repérable de la féodalité⁶. La féodalité était un horizon commun⁷. Et l'historien français de remonter à un épisode ancien : l'Angleterre avait été conquise. L'on assista outre-Manche à la « substitution quasi totale d'une classe dirigeante immigrée à une classe dirigeante indigène ». Et, continuait Marc Bloch, « en Angleterre où le système féodal du continent fut introduit de toutes pièces, après la conquête, il prit une rigueur qui n'appartient guère qu'aux systèmes sociaux imposés ». On en vit les effets : toute terre était, finalement, « tenue du roi⁸ ».

L'Angleterre, terre de féodalité imposée de l'extérieur ? L'Angleterre, paradigme du féodalisme ? De tels raccourcis prêteraient à controverses. Qu'importe. En ancrant son étude du passé dans la considération du présent, Marc Bloch donnait à ses contemporains, comme aux générations futures, une grande leçon d'histoire⁹. Quoique l'on pense de ses conclusions, *Seigneurie française et manoir anglais* a mis le doigt sur le traumatisme essentiel de l'histoire anglaise : l'invasion de 1066, la soumission du royaume par Guillaume de Normandie, l'existence autour du nouveau roi d'une classe conquérante, ambiguë et dominatrice, décidée à asseoir son empire.

Guillaume, duc de Normandie

« L'an de l'incarnation du Seigneur 1066, rapporte un chroniqueur, on vit une étoile qu'on appelle comète paraître au mois d'avril pendant près de quinze jours, du côté du nord-ouest : ce qui, comme l'assurent les savants astrologues, qui ont approfondi les secrets de la physique, désigne une révolution ¹⁰. » Âgé de 38 ans en 1066, Guillaume, duc de Normandie, n'était plus un jeune homme lorsqu'il se transporta en Angleterre. Le descendant francisé de Rollon et des Vikings de la basse vallée de la Seine avait gardé par atavisme des instincts de baroudeur ¹¹. Le mythe normand du temps entretenait soigneusement l'idée que, par ses origines troyennes, bien hypothétiques, Rollon avait été prédestiné à gouverner des peuples différents, et à les fondre en une seule nation. C'était le versant impérial du métissage ¹². Pour leur part, les compatriotes intrépides de Guillaume ne dédaignèrent pas d'entreprendre des expéditions lointaines vers ces terres gorgées de sang et de soleil où l'on se heurtait aux infidèles, Espagne, Italie, ou Sicile. En 1059, un autre Normand, Robert Guiscard, dit « le Rusé », avait fait hommage au pape Nicolas II. Ne se déclarait-il pas « par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc d'Apulie et de Calabre, et avec leur secours, de Sicile ¹³ » ? Après s'être vertement heurtés aux Normands, les papes, successeurs de Pierre, avaient compris tout le parti que la chrétienté latine pouvait tirer de leur service face aux musulmans, aux Byzantins, ou aux habitants des îles Britanniques, éternellement rétives à la romanisation ¹⁴. Et réticentes à imposer le célibat ecclésiastique.

Les Normands étaient des combattants ; ils étaient aussi des administrateurs. En son pays, le duc était quasiment roi. Battant monnaie, contrôlant étroitement ses nobles par ses « vicomtes » fonctionnarisés, il faisait régner sa paix. Non sans s'appuyer sur une Église bienveillante. L'inféodation gagna même les biens ecclésiastiques. C'est en Normandie, encore « centre de ses affections » et « siège de sa puissance », que Guillaume apprit son métier de conquérant ¹⁵. Le duc avait accumulé des réserves de ruse, de cautèle et de sournoiserie. L'Angleterre semblait lui tendre les bras. Comment résister ? Vieilli avant l'âge, le bon roi Édouard le Confesseur était pieux, dévot, chaste et souffreteux. Il ne possédait pas de descendance.

La course à la succession s'engagea. Pour toute légitimité, Guillaume se prévalut d'une promesse extorquée¹⁶. Harold Godwineson, comte de Wessex, était l'un des hommes les plus puissants du royaume. Ce frère d'Édith, épouse d'Édouard, avait quelque titre familial à faire valoir pour succéder au trône. L'on raconte qu'il aurait pris l'engagement de céder son tour à Guillaume, après avoir fait malencontreusement naufrage en baie de Somme. Tissée pour commémorer l'entreprise de Guillaume en Angleterre, la très célèbre broderie de Bayeux illustre cette tradition. Elle démontre au moins une chose : la détermination déjà ancienne de conquérir l'Angleterre, qui habitait Guillaume¹⁷... Mais poursuivons cette histoire aux allures de conte. L'un des usages de ces temps un peu rudes était de rançonner les étrangers rejetés par la mer. Emprisonné près de Montreuil-sur-Mer par le comte Guy de Ponthieu, Harold s'en remit au duc de Normandie. Bon prince, Guillaume l'accueillit à Rouen, après avoir acquitté une coquette somme d'argent pour sa libération. Les liens entre les deux hommes furent extrêmement tendus au départ. Godwin, père de Harold, n'était-il pas connu pour son hostilité légendaire aux Normands¹⁸ ?

Guillaume, superbe, tira parti de la situation. Il fit bonne figure à Harold, et l'emmena combattre en Armorique. Dans cette atmosphère de veillée d'armes, propice aux faux bruits et aux vraies confidences, Guillaume ne manqua pas d'informer le Saxon : le roi Édouard, plusieurs années auparavant, lui aurait promis son héritage. Harold acquiesça, vaguement inquiet. Mais Guillaume voulut donner à cet engagement officieux un caractère formel. Au château de Bayeux, il convoqua les hauts barons de Normandie ; pour conférer à l'événement un caractère sacré, il plaça dans la salle du conseil toutes les reliques que l'on put trouver.

Sur le saint reliquaire, caché sous un drap d'or, Harold fut donc contraint de réitérer un serment qui engageait l'avenir de l'île ; il dut également se fiancer avec la fille de Guillaume, Adelize, très éprise du beau Saxon. Le naufrage fortuit de Harold prit des allures providentielles : on crut que le roi Édouard l'avait envoyé en ambassade auprès de Guillaume avec la mission de lui confier son royaume à son décès¹⁹. Qui aurait pu en douter ? L'on rapportait même que, dépourvu de descendance, Édouard avait toujours souhaité que Guillaume lui succédât. Il lui en aurait fait part lors de sa visite en Angleterre en 1051,

tout en le couvrant de cadeaux : armes, chevaux, chiens et oiseaux de chasse. Après tout, Édouard avait passé son enfance en Normandie et il comptait de très nombreux Normands à sa Cour, quitte à encourir le ressentiment de ses compatriotes saxons. Les étrangers, partout, imposaient la vieille langue d'oïl, le français, comme instrument de communication aristocratique. Le très pieux Édouard se morfondait à la fin de sa vie ; avait-il le pressentiment du sombre avenir des Saxons ? Des prédictions circulèrent : il n'était question que d'invasion, de servitude, de maîtres venus d'outre-mer ²⁰. Le roi Édouard lui-même aurait eu des visions effrayantes sur son lit de mort : « Le Seigneur a tendu son arc, le Seigneur a préparé son glaive, se serait-il exclamé, il le brandit comme un guerrier ; son courroux se manifesterait par le fer et par la flamme ²¹. »

À la mort d'Édouard, le 5 janvier 1066, Harold se fit cependant reconnaître roi d'Angleterre, avec l'assentiment du conseil saxon. Le conflit était engagé ²². Guillaume convoqua en Normandie une assemblée de tous ses hommes. Mais ceux-ci refusèrent, dans un premier temps, de le suivre outre-Manche. Avant de donner, à titre individuel, leur consentement ²³. Dans le même temps, le duc de Normandie, s'estimant trahi par Harold, en référa à Rome. C'était l'époque où les papes voyaient sans déplaisir les Normands s'opposer aux Byzantins et aux Sarrasins dans le sud de l'Italie et la Sicile ²⁴. Alexandre II ne jurait que par Hildebrand, un moine de Cluny, prêt à appuyer les revendications de Guillaume sur l'Angleterre ²⁵. Le Saint-Siège prit clairement position contre Harold, le roi félon, et après l'avoir excommunié, lui et ses partisans, l'on envoya à Guillaume une bannière de l'Église romaine et un anneau inestimable, contenant un cheveu de saint Pierre enchâssé sous un diamant ²⁶.

Guillaume décida de solliciter le concours de tous les hommes valides, prêts à se battre. L'historien Augustin Thierry décrit la scène en ces termes choisis : « Il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et des Flandres, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, des Alpes et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale

accoururent à grandes journées ; les uns étaient chevaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons et sergents d'armes, comme on s'exprimait alors ; les uns offraient de servir pour une solde en argent, les autres ne demandaient que le passage et tout le butin qu'ils pourraient faire. Plusieurs voulaient de la terre chez les Anglais, un domaine, un château, une ville ; d'autres enfin souhaitaient seulement quelque riche Saxonne en mariage. Tous les vœux, toutes les prétentions de l'avarice humaine se présentèrent : Guillaume ne rebuta personne, dit la chronique normande, et fit plaisir à chacun selon son pouvoir ²⁷. »

Prodigue de ses biens, dispendieux de ces richesses qu'il ne tenait pas encore, Guillaume se rendit auprès de Philippe I^{er}. Le roi de France se récusa. Son beau-frère Baudouin VI, comte de Flandre, fut nettement plus favorable, tout comme Henri IV, l'empereur germanique. Conan, comte de Bretagne, se révéla moins amène et il menaça d'envahir à son tour la Normandie. Conan devait mourir peu après et son successeur, le comte Eudes, envoya deux de ses fils, Brian et Alain, pour participer au débarquement. D'autres Bretons s'associèrent, tels Robert de Vitré, Bertrand de Dinan, Raoul de Fougères et Raoul de Gaël.

La bataille de Hastings

Combien furent-ils au total à prendre part à l'expédition ? L'on ne sait. Au moins 7 000 hommes, dont un bon tiers de cavaliers, près de 800 embarcations. De quoi provoquer une déforestation, du moins partielle. Quelques milliers d'hommes ou d'aventuriers composites, partis à l'assaut d'un pays qui comptait entre 1 500 000 et 2 000 000 d'habitants.

Une interminable attente commença ; les bateaux appareillèrent depuis l'embouchure de la Dive, entre la Seine et l'Orne, avant de remonter jusqu'à Saint-Valery-sur-Somme, où l'on guetta, pendant de longues journées humides, des vents favorables à la traversée. La tapisserie de Bayeux montre des nefes encore proches, par la forme, des drakkars scandinaves, avec leurs voiles carrées, leurs proues parfois ornées d'un animal fabuleux, leur rame de tribord faisant office de gouvernail. Les reliques de saint Valéry furent dévotement portées au milieu des soldats, appelés à s'associer par leurs dons joyeux et par leurs oraisons martiales à l'intercession. Le soleil parut, le vent souff-

- Robert FLEURY, *Marie de Régnier*
 Michael R.D. FOOT & J.-L. CREMIEUX-BRILHAC, *Des Anglais dans la Résistance. Le SOE en France, 1940-1944*
 Max GALLO, *La Nuit des longs couteaux*
 Max GALLO, *L'Italie de Mussolini*
 Murray GORDON, *L'Esclavage dans le monde arabe*
 Zalmen GRADOWSKI, *Au cœur de l'enfer*
 Michael GRANT et John HAZEL, *Dictionnaire de la mythologie*
 Mogens Herman HANSEN, *La Démocratie athénienne*
 Victor HANSON, *Le Modèle occidental de la guerre*
 John HERSEY, *Hiroshima*
 Richard HILLARY, *Le Dernier Ennemi. Bataille d'Angleterre, juin 1940-mai 1941*
 Adam HOCHSCHILD, *Les Fantômes du roi Léopold. La terreur coloniale au Congo belge, 1884-1908*
 Alistair HORNE, *Comment perdre une bataille*
 Aldous HUXLEY, *Les Diables de Loudun*
 Jean-Noël JEANNENEY, *Georges Mandel. L'homme qu'on attendait*
 Lucien JERPHAGNON, *Julien dit l'Apostat*
 Alexandre JEVAKHOFF, *Les Russes blancs*
 Joseph KESSEL, *Jugements derniers. Les procès Pétain, de Nuremberg et Eichmann*
 Joseph KESSEL, *L'Heure des châtiments*
 Joseph KESSEL, *La Nouvelle Saison*
 Joseph KESSEL, *Le Jeu du roi*
 Joseph KESSEL, *Le Temps de l'espérance*
 Joseph KESSEL, *Les Instants de vérité*
 Joseph KESSEL, *Les Jours de l'aventure*
 Arthur KOESTLER, *La Treizième Tribu*
 Paul LAFARGUE, *Paresse et Révolution, 1880-1911*
 Evelyne LEVER, *Marie-Antoinette, journal d'une reine*
 Claude LÉVY et Paul TILLARD, *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*
 Louis XIV, *Mémoires suivis de Manière de montrer les jardins de Versailles*. Textes présentés par Joël Cornette
 Pierre MENDÈS FRANCE, *Dire la vérité*
 Jean MEYER, *La Révolution mexicaine*
 André MIQUEL, *Ousâma. Un prince syrien face aux croisés*
 Nancy MITFORD, *Madame de Pompadour*
 Horst MÖLLER, *La République de Weimar*
 Philippe MONNIER, *Venise au XVIII^e SIÈCLE*
 Daniel MORNET, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*
 Donald M. NICOL, *Les Derniers Siècles de Byzance*
 George D. PAINTER, *Marcel Proust*
 Jacques-Henry PARADIS, *Le Journal du siège de Paris*. Texte annoté et présenté par Alain Fillion

- Jean-Christian PETITFILS, *Le Vritable d'Artagnan*
Christophe PROCHASSON, *14-18. Retours d'expérience*
Salomon REINACH, *Sidonie ou Le Français sans peine*
Yves RENOUARD, *Les Hommes d'affaires italiens au Moyen Âge*
Jean-François REVEL, *Un festin en paroles. Histoire littéraire de la sensibilité gastronomique de l'Antiquité à nos jours*
Jacqueline DE ROMILLY, *Alcibiade*
Steven RUNCIMAN, *La Chute de Constantinople : 1453*
Cornelius RYAN, *La Dernière Bataille : 2 mai 1945*
Cornelius RYAN, *Le Jour le plus long*
Comte Philippe de SÉGUR, *Un aide de camp de Napoléon. De 1800 à 1812*
Comte Philippe de SÉGUR, *La Campagne de Russie, 1812*
Comte Philippe de SÉGUR, *Du Rhin à Fontainebleau, 1812-1815*
William L. SHIRER, *Les Années du cauchemar, 1934-1945*
La Baronne STAFFE, *Usages du monde. Règles du savoir-vivre dans la société moderne*
Robert VAN GULIK, *Affaires résolues à l'ombre du poirier. Un manuel chinois de jurisprudence et d'investigation policière du XIII^e SIÈCLE*
Paul VEYNE, *Sénèque. Une introduction*
Alexander WERTH, *La Russie en guerre. La patrie en danger, 1941-1942*
Alexander WERTH, *La Russie en guerre. De Stalingrad à Berlin, 1943-1945*
Edith WHARTON, *Villas et jardins d'Italie*
Arthur YOUNG, *Voyages en France*
Natalie ZEMON DAVIS, *Le Retour de Martin Guerre*